

(...)

L'Écran : Comment voyez-vous l'avenir de CinéVIF et de la fédération ?

Charles Ritter : Je ne suis pas très optimiste. Certes, cela fait quarante ans qu'on entend ça, et la fédération se maintient toujours autour de 1000 adhérents. Mais le décalage avec le cinéma auto-financé tel qu'il se conçoit et se pratique aujourd'hui devient énorme. L'ex-Fédération Française des Clubs de Cinéastes Amateurs (FFCCA), créée en 1933, était l'émergence de quelques personnes assez fortunées pour filmer et montrer entre eux, au moyen d'un matériel lourd très onéreux, leurs films de voyage, avant l'invention de la télévision. Nous n'avons pas évolué de façon significative au-delà de cette ligne éditoriale-là, avec des films de fiction minoritaires dès l'origine. La création, l'expérimentation ont toujours été majoritairement incomprises ou au mieux considérées comme des exercices pittoresques. Une mise en scène atypique ou sophistiquée, un univers narratif particulier suffisent parfois à provoquer de l'incompréhension et donc un rejet. Je pourrais citer moult exemples. Le fait est qu'on ne découvre rien d'esthétiquement radical dans nos concours. Les très rares found footage et mash up ne suscitent d'autre débat que juridique : c'est désolant. Aujourd'hui existent encore des débats d'arrière-garde sur la spécificité du diaporama, alors que c'est le TGV de l'animation par l'IA que nous risquons de rater.

À ce conformisme s'ajoute un niveau cinéphilique assez pauvre qui altère la crédibilité de notre fédération de cinéma, toujours trop proche d'une ligne du type Connaissance du Monde. Je pense qu'une grande majorité de nos adhérents ne sont pas en mesure de citer deux titres de films du plus prolifique cinéaste français François Ozon, ou même un seul des documentaristes Nicolas Philibert ou Raymond Depardon. J'ai personnellement beaucoup « ramé » pour retenir à CinéVIF des jeunes cinéastes comme Fabien Luszezyszyn, Jordan Inconstant, Lucas Renaudot, Ellula Sepulveda, Thomas Salazar, en les intégrant dans nos jurys, ou d'une façon ou d'une autre à une participation dans mes productions ou moi dans une des leurs.

Cela fait depuis longtemps que j'ai appris à ne plus compter sur les adhérents des clubs pour les faire participer à mes tournages, ne serait-ce que pour de la figuration ou de la petite régie. Il y a un manque de curiosité, d'intérêt et d'enthousiasme chez nous, alors que les jeunes professionnels que je côtoie dans les réseaux sont d'un dynamisme inouï, dans les collectifs des Kino par exemple (Cf aussi plus loin le témoignage de Pierre Orcel). Le dernier festival Nikon, ouvert à tous, a reçu 2772 films de 2 minutes 20 — et ce ne sont pas des potacheries. Où sommes-nous, dans tout ça ?

Déjà en 1996, Daniel Renaudot (ingé son, papa de Lucas), après avoir vu mon *Miserere* (film multi-primé à cette époque), m'avait dit : « *M'enfin Charles ! Avec un film comme ça, qu'est-ce que tu fiches encore à la fédé ?* » J'ai dû lui répondre que c'est à la fédé que j'ai rencontré les Renaud Ducoing, Denis Platt, Bernard Pavelek, Philip Malca, Pierre Orcel, et lui-même et tant d'autres, quand même. Quand j'ai débarqué de ma province à Paris en 1978, le photo-ciné-club des PTT de Paris a été ma première école de cinéma en créant un lien social fort. J'ai aujourd'hui d'autres exigences alors que le monde des clubs n'a pas bougé. C'est sans doute une envie de transmettre qui fait que je suis encore attaché à la fédé. La revue L'Écran, le Fédé Open Festival, la formation, la gestion des activités cinéma régionales : c'est un kif cinéphilique perso que je mets au service du collectif. Mais je ne vois pas de solution pour adapter la fédération au paysage cinéma d'aujourd'hui, à moins de provoquer une vraie révolution culturelle que très peu souhaitent vraiment. En lançant le Fédé Open Festival il y a trois ans, j'avais émis l'idée que le temps de projection du FOF à Souillac rattrape puis dépasse en proportion le temps imparti pour Ciné-en-courts. Après tout, ce serait en cohérence avec la production des clubs qui a chuté de moitié en vingt ans, alors qu'il y a toujours près de 80 films à Ciné-en-Courts. Les lointains héritiers de la

FFCCA sont-ils prêts à faire davantage de place aux nouvelles générations créatives de l'autoproduction ? Rien n'est moins sûr.

Propos recueillis par Dominique Percy.

Interview tronquée dans L'Écran de la FFCV de septembre 2024, pages 2 à 8 :

<https://charlesritter.fr/wp-content/uploads/2026/08/LEcran-n°146-corrige.pdf>